

Coordonné par
Jean Vogler

L'ÉVALUATION

former, organiser
POUR ENSEIGNER

Coordonné par
Jean Vogler

L'ÉVALUATION

Serge Blanchard
Marie-Françoise Bonicel
Denis Bonora
Agnès Desclaux
Jean-Claude Émin

Jacques Fijalkow
Rémi Fromont
Marie-France Roland
Marie-Claude Rondeau
Danièle Trancart

former, organiser
POUR ENSEIGNER

Les auteurs

Jean Vogler, qui a coordonné l'ensemble des contributions de cet ouvrage, est inspecteur d'académie dans l'académie de Reims. Il a été professeur, inspecteur de l'enseignement primaire, directeur d'école normale et de centre régional de documentation pédagogique, chargé de mission à la Direction des écoles, chef de département à la Direction de l'évaluation et de la prospective au ministère de l'Éducation nationale. Il a acquis ainsi une longue expérience du système éducatif en général et de l'évaluation en particulier, à différents niveaux de responsabilité et d'action.

Les autres auteurs ont également une large expérience du système éducatif et de l'évaluation. Certains sont chercheurs et traitent l'évaluation comme un objet ou un outil de recherche ; d'autres sont des praticiens de l'évaluation au sein de l'institution. Cette diversité des expériences et des compétences leur permet de porter sur le sujet des regards croisés et complémentaires.

- **Serge Blanchard**, chercheur au service de recherche de l'Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)
- **Marie-Françoise Bonicel**, maître de conférence en psychologie sociale et clinique à l'Université de Reims
- **Denis Bonora**, chercheur au service de recherche de l'Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)
- **Agnès Desclaux**, chef de département à la Direction de l'évaluation et de la prospective du ministère de l'Éducation nationale
- **Jean-Claude Émin**, chef de département à la Direction de l'évaluation et de la prospective du ministère de l'Éducation nationale
- **Jacques Fijalkow**, professeur de psychologie à l'Université de Toulouse-le-Mirail
- **Rémi Fromont**, inspecteur de l'Éducation nationale dans le département du Nord
- **Marie-France Roland**, documentaliste à l'Institut universitaire de formation des maîtres des Pays-de-la-Loire
- **Marie-Claude Rondeau**, ingénieur de recherche à la Direction de l'évaluation et de la prospective du ministère de l'Éducation nationale
- **Daniel Trancart**, maître de conférence en sciences de l'éducation à l'Université de Rouen

Couverture : Studio Favre-Lhaïk

Réalisation : Nord Compo

ISBN : 978-2-01-181586-6

© HACHETTE LIVRE, 1996, 43, quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des articles L. 122-4 et L. 122-5, d'un part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite ».

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du centre français d'exploitation du droit de copie (3, rue Hautefeuille, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

S O M M A I R E

Introduction	5
---------------------	---

Vous avez dit <i>évaluation</i> ?	7
--	---

P R E M I È R E P A R T I E

Les formes traditionnelles de l'évaluation

<i>Chapitre 1. – La notation des élèves</i>	19
<i>Chapitre 2. – L'évaluation des enseignants</i>	51
<i>Chapitre 3. – Le contrôle de l'institution</i>	77

D E U X I È M E P A R T I E

Vers de nouvelles formes d'évaluation

<i>Chapitre 1. – Les facteurs externes d'évolution</i>	91
<i>Chapitre 2. – Les facteurs internes d'évolution</i>	115

T R O I S I È M E P A R T I E

Les acteurs de l'évaluation

<i>Chapitre 1. – Les pressions externes</i>	137
<i>Chapitre 2. – Les acteurs internes</i>	165

Q U A T R I È M E P A R T I E

Les objets et les modalités de l'évaluation

<i>Chapitre 1. – Généralités</i>	185
<i>Chapitre 2. – L'évaluation du système</i>	197
<i>Chapitre 3. – L'évaluation de l'établissement</i>	237
<i>Chapitre 4. – Les évaluations individuelles</i>	261

C I N Q U I È M E P A R T I E

Les effets de l'évaluation

<i>Chapitre 1. – Les effets de l'évaluation du système</i>	313
<i>Chapitre 2. – Les effets de l'évaluation de l'établissement</i>	321
<i>Chapitre 3. – Les effets de l'évaluation individuelle</i>	329

Conclusion	345
-------------------	-----

Index des sigles	349
-------------------------	-----

Bibliographie	351
----------------------	-----

Table des matières	363
---------------------------	-----

INTRODUCTION

Évaluer, évaluation sont des vocables à la mode, utilisés dans des domaines très divers. *Évaluer* renvoie à bien d'autres verbes, mais dans une synonymie variable et toujours imparfaite : *apprécier, compter, constater, estimer, examiner, jauger, juger, mesurer, noter, observer, valider* (ou *invalider*), *valoriser* (ou *dévaloriser*)..., plus récemment *auditer, expertiser*... Ainsi, dans un même numéro du quotidien *Le Monde*, Barcelone évalue son football, la banque Barrings évalue ses pertes et le juge Boizette évalue l'ampleur de l'affaire Pacary (voir ci-dessous)...

On évalue partout, et tout, et l'éducation n'a pas échappé à cette vague de fond. Pratiquement inexistant dans le discours pédagogique français jusque vers 1960, le mot *évaluation* a, depuis cette époque, pris une place grandissante, sinon envahissante. C'est même dans le domaine de l'éducation que le mot a connu ces dernières années l'engouement le plus grand. Si on se reporte à un corpus de culture générale de référence, comme l'*Encyclopedia Universalis*, on observe que le mot *évaluation* ne fait l'objet d'aucun article dans l'édition de 1968 ; celle de 1993 lui réserve un article de dix pages, entièrement et exclusivement consacrées à l'éducation ; même les corrélats ne sortent pas de ce domaine (*didactique, éducation, enseignement, orientation scolaire et professionnelle, pédagogie*).

L'évaluation est bien, pour reprendre une expression de Paul Valéry, un de ces « mots

qui font tous les métiers ». Et c'est dans les métiers de l'éducation qu'il connaît sa plus grande gloire. C'est donc un de ces mots qu'il est malaisé de définir ou (ce qui revient au même) qui s'accommode de multiples définitions. Aussi ne tenterons-nous pas de l'enfermer dans une définition. Nous préférons proposer au lecteur, en prélude, une approche plurielle du mot et de la chose, non pour les cerner, mais pour mieux les exposer, les découvrir. Au fil du livre, le lecteur pourra ensuite s'en faire une idée plus précise ou plus complexe. C'est pourquoi nous avons pris le mot dans une acception très large, que d'aucuns, plus puristes, pourront trouver excessive.

Ce livre n'est pas un panégyrique de l'évaluation, ni une philosophie ou une théorie, encore moins un manifeste ou une profession de foi en la toute puissance de l'évaluation. Il n'est pas non plus un traité de méthodologie (même s'il traite de méthodologie). Il se voudrait plutôt une quête pragmatique, une recherche de sens, qui tente de comprendre ce que recouvre et à quoi conduit l'évaluation. *D'où elle vient ? Qui en parle ? Qui en fait ? Qui est évalué ? Avec quelles intentions ? Dans quel but ? Avec quels effets ?*

À ces interrogations correspond l'itinéraire du livre. Après un prélude sur le mot, on questionnera l'histoire pour essayer de comprendre le passage d'une époque où l'école évaluait sans le dire (ou plutôt sans connaître

le mot *évaluer*) à une époque où le mot éclôt et fleurit, sans pour autant étouffer les pratiques antérieures. Pour comprendre la fonction de l'évaluation, on repérera les acteurs et leurs intentions, les objets évalués et les méthodes utilisées, on s'interrogera enfin sur les effets produits dans le système.

Ce *voyage en évaluation* se fera au sein du système éducatif français. Certes, celui-ci n'étant pas clos, on fera des détours extérieurs pour apprécier les influences et pressions qu'il subit. Mais l'essentiel du propos est bien la place et la fonction de l'évalua-

tion à l'intérieur du système éducatif français. Cela explique notamment la place privilégiée accordée aux évaluations et aux évaluateurs internes au système, car ils sont les plus révélateurs des fonctions explicites et implicites de l'évaluation. Il s'agit non pas d'évaluer le système éducatif de la France, mais de débusquer, dans le système, les tenants et les aboutissants de cette inflation évaluative, et ainsi, peut-être, de mieux comprendre le fonctionnement de ce système. Plus qu'une évaluation du système, c'est une auscultation du système, par l'un de ses organes : *l'évaluation*.

VOUS AVEZ DIT ÉVALUATION ?

LES LEÇONS DE L'ACTUALITÉ

Au quotidien, l'évaluation, le mot comme l'opération, devient banale. Soit le journal *Le Monde* du 1^{er} mars 1995 et ces trois titres des rubriques « Aujourd'hui-sports », « Entreprises » et « Société » :

- « Barcelone veut **évaluer** son football et évacuer son malaise face au Paris Saint-Germain » ;
- « Des pertes impossibles à **évaluer** aujourd'hui pour la banque Barings » ;
- « Le juge Boizette tente d'**évaluer** l'ampleur de "l'affaire Pacary" ».

Autant de titres ambigus, mais réunis pour dénoter l'incertain et conjurer le futur. Le verbe **évaluer** a d'abord une dimension temporelle : il laisse présager une fin à l'immediat. Il décrit également une démarche qui cherche à dénouer une situation complexe.

De ces trois exemples, il résulte que l'évaluation :

- Est affaire de méthode. Peu importe son objet, son champ est ouvert. D'autres faits peuvent aisément être substitués à une activité sportive, à un passif financier, à un épisode judiciaire.
- Est un acte sans auteur : une ville, un club, des supporters décident de faire le point sur eux-mêmes ; la débâcle d'une banque s'écrit au pluriel et dans un renoncement anonyme ; la fonction du juge l'emporte sur son nom, son sexe, son histoire.
- Est une tâche infinie, à la fois laborieuse et nécessaire, une illustration du mythe de

Sisyphé : travail sans cesse recommencé, bonne volonté dans la recherche de la vérité, limitée par le poids du présent.

FACE À LA COMPLEXITÉ

L'évaluation est donc engendrée par une situation complexe dont elle essaie de prendre la mesure. Complexité dont témoigne le contenu des articles.

Les *socios* de Barcelone ont beau étudier « les indices de rentabilité du jeu, les courbes de points marqués et les taux d'efficacité offensive de leur équipe, avec une sagacité d'analystes financiers », restent inscrits en profondeur « le malaise », « la crise », révélés par la prochaine confrontation avec « un adversaire qui a l'avantage de s'être étalonné en Espagne par deux éliminations successives du Real de Madrid : le match avec le Paris Saint-Germain ne manquera pas de fournir un audit complet du jeu des Catalans ».

Dans la débâcle de la banque Barings : « *personne ne connaît la facture finale, [...] la tâche est ardue, [...] les pertes risquent de se creuser encore davantage, [...] il s'agit d'un cercle vicieux* ».

Pour le juge, l'ampleur de l'affaire judiciaire est telle que la recherche de la cohérence semble *a priori* insurmontable. Le journal, à sa manière, tente de mimer la nature même du travail de l'enquêteur, en dispersant sur la page des sous-titres énigmatiques et comme extraits de romans policiers différents : « Les résidences du troisième âge à Luynes ; Mike, un mystérieux personnage généralement présenté comme un agent du Mossad ; Ambassadeur consultant de la primature du Congo ».

La France profonde, un service secret étranger, les caves du Vatican, quel lien entre ces

éléments? Le Val-de-Loire, l'Afrique, Israël, terres classiques du roman d'aventure, d'Alexandre Dumas à Hergé, mais aussi zones d'ombre d'un imaginaire plus tragique. Un monde à la fois balisé et impénétrable.

Lorsque la complexité se fait mystère, lorsqu'elle se compose d'éléments subtils, lorsqu'est subodoré un même milieu d'appartenance pour des données d'apparence contradictoires, le recours à l'évaluation s'impose. Effet de mode, facilité d'écriture? Peut-être. Expression assurément d'un procès de résolution. Le besoin d'évaluation naît à ce moment charnière où, l'opacité cernée, les pièces essentielles du puzzle reconnues, la perspective d'un travail patient se substitue à l'impression désagréable de l'incompréhension.

LA SCIENCE ET LE DOUTE

À quelques pages de là, toujours dans la même édition du *Monde*, une autre acception de l'évaluation, plus attendue cette fois. Sous la rubrique « Initiatives-Rendez-vous », une tribune de Michel Zarafian, professeur de sociologie à Marne-la-Vallée : « Le modèle de la compétence : une démarche inachevée. » L'auteur y déroule un autre lexique : « *compétence, compétence acquise par l'individu, compétence requise par l'emploi, job, évaluation, évaluation des compétences individuelles, évaluation des performances collectives.* » Autant de mots convoqués pour décrire l'organisation du travail, la stratégie de l'entreprise, l'emploi, la vie économique et ses sanctions. Mais la cohésion du propos ne doit pas tromper. Comme dans les sujets précédents, la description d'une situation incertaine et confuse impose ses mots clefs. L'évaluation et ses annexes s'accommodent d'un terrain mouvant. Si la première partie du titre (*Le modèle de la compétence*) cajole le scientifique, sa conclusion (*Une démarche inachevée*) laisse poindre l'incertitude, celle du sujet écrivant, celle de la méthode d'ana-

lyse, celle du temps présent. « *Nous avons le sentiment*, suggère Michel Zarifian, *que le développement de ce modèle de la compétence (acquise) patine : il reste dans une forme encore inachevée et on ne peut exclure que l'on assiste à un recul, à un retour vers la logique (confortable) du poste.* »

Football, banqueroute, justice, emploi, sujets d'actualité qui se prêtent, faute de mieux, dans le temps du quotidien, au jeu subtil de l'évaluation et à son emploi évocateur. Évaluer, verbe de clôture, verbe d'ouverture. Évaluer, verbe qui assure, qui rassure lorsque pointe l'interrogation. Évaluation, opération moins désintéressée que ne le laisse supposer son apparente neutralité. Moment tacticien qui s'inscrit dans une stratégie de pouvoir.

Évaluer, verbe-piège, qui contraint au bégaiement, voire au silence, le présomptueux. Soit ce dialogue clôturant une émission de télévision sur la thérapie par le rire : à l'animateur l'interrogeant sur l'évaluation de sa méthode, le thérapeute répond : « *il y a des étudiants qui font des thèses là-dessus* ». Et sur « *le rôle antalgique? On n'a rien de concret là-dessus*⁽¹⁾ ». L'évaluation suppose donc une préparation. On ne peut évaluer que des données prévues à cet effet. Le reste est faribole.

LE POUVOIR D'UN MOT

Le choix d'un mot n'est pas innocent. Son succès, non plus. La montée en puissance dans tous les domaines de celui d'évaluation a coïncidé avec la mise à l'écart d'un certain nombre de termes devenus soudain trop singuliers, trop connotés, trop usés. Au contraire, par rapport à ses concurrents qui, chacun dans leur aire, apportent leurs

1. *La Grande Famille*, Canal +, 3 avril 1995.

réponses certifiées conformes, l'évaluation sonne suffisamment juste aujourd'hui pour susciter encore plus de demande.

DE L'AVIS AU VERDICT

Si *l'avis*, *l'opinion*, *le diagnostic* n'engagent que ceux qui les écoutent, la menace du *bilan* (financier, politique, médical, scolaire) intimide par le caractère péremptoire et public de ses résultats. Tout bilan est donc redouté et d'emploi délicat tant chacun ressent combien, sous couvert d'objectivité, son regard froid risque d'atteindre en profondeur les personnes. On attend donc davantage de sérénité d'un discours plus modulé.

Devant *l'expertise*, l'assurance n'est plus de mise, l'échange devient inégal : pour un quidam, pas de discussion possible sur un contenu fixé d'avance par les experts. Leur rôle étant de définir, avant décision, l'incontournable, il devient logique que leur sûreté agace. Tous les mêmes, interchangeables. Au contraire, des évaluateurs, on attend moins de suffisance, plus d'écoute, plus d'attention, voire de soumission, au cas étudié, dans la mesure où on leur prête des attentes particulières, des positions non arrêtées, des références et des expériences variées. Tous différents, incomparables.

De *l'expertise* au *verdict*, le chemin est balisé, d'étape en étape. Au départ, par exemple, ce constat du dictionnaire : « *Le rapport d'expertise est formel : la victime a été empoisonnée*⁽¹⁾. » À l'arrivée, en cas de litige, fort improbable, la justice tranchera et le coupable sera désigné. De l'évaluation, on attend davantage de mansuétude.

LE JUGEMENT ET LA NOTATION

Pour ce qui est des *jugements*, ni le bon sens, ni le discernement ne les contraignent à la nuance : trop catégoriques et pas assez

consensuels, trop pointilleux et pas assez englobants, trop déterminés et pas assez ouverts, trop injonctifs et pas assez formateurs. De sorte que, du point de vue de l'action, on les juge d'une efficacité limitée. Rendus, au nom de quoi tiennent-ils leur validité ? D'une méthode rigoureusement suivie pour énoncer des faits ? Ainsi va la science qui « *manipule les choses et renonce à les habiter*⁽²⁾ ». D'une référence aux valeurs au prix d'un renoncement à la démarche scientifique ? Valeur contre vérité : situation de blocage et de conflits. On attend de l'évaluation une pratique plus conciliante dans l'établissement des faits : prise en compte du désir, mise à plat des données et des mesures, souci d'un aboutissement en cheminant lentement et longuement d'un ordre à un autre, volonté de convaincre et recherche de l'adhésion.

La *notation* quant à elle n'a plus la presse qui fut la sienne. Malgré les barèmes et les changements d'échelle, les finesses des coefficients et des péréquations, elle entretient des deux côtés de la copie ou de la prestation un sentiment de malaise. La critique de la valeur des chiffres a jeté la suspicion sur sa pratique, même si, dans sa ponctualité, dans ses rites, elle persiste, fidèle à défaut d'être fiable. Sanctionnant *l'examen*, petit ou grand, elle en épouse toutes les ambiguïtés. On sait désormais que la réussite récompense, en les mêlant, maîtrise technique et compétence sociale. Notation et examen ont en commun de s'appuyer sur des bases apparemment rationnelles et raisonnables pour délivrer un résultat qui s'apparente aussi à un *geste d'annoblissement* pour reprendre une formule de Pierre Bourdieu.

De l'évaluation, on attend moins de confusion, qu'elle intègre au quantitatif d'autres paramètres, qu'elle s'ouvre à des sources d'information autres que ponctuelles,

1. Dictionnaire *Lexis*.

2. M. Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, Gallimard, 1985.

qu'elle n'oublie pas, enfin, dans la mesure du résultat la valeur de l'instrument, le thermomètre, la maladie et le malade.

Conclusion : un seul mot suffit. L'évaluation donne des avis, dresse un bilan, utilise des experts, opère des jugements, passe ses objets au crible, n'exclut pas la notation et rend bien d'autres services encore.

Un seul mot suffit, surtout quand celui-ci n'oblitére pas la présence des autres. Par exemple, l'évaluation n'excluant pas la notation, la notation se prend souvent pour de l'évaluation et se présente comme telle, comme si de rien n'était. Expression euphémique, l'évaluation endosse ainsi tous les rôles. Principe organisateur, elle autorise à partir d'elle et autour d'elle tous les glissements de sens. Jeux de substitution largement soutenus par les utilisateurs qui ont intérêt à cette euphémisation pour entretenir précisément du *jeu* au sein de la communauté, double jeu dans les discours, double jeu dans les pratiques : la coexistence pacifique est à ce prix.

Un seul mot suffit, pivot autour duquel tout un champ du discours s'organise, champ qui permet tous les déplacements vers la nouveauté, sans dénier leur valeur aux anciens mots de la tribu.

RETOUR VERS L'ORIGINE

Évaluation est donc un de ces mots de la langue française qui *passent* bien, sans inquiéter outre mesure. Un de ces mots dont la clarté apparente dispense d'interrogation et dont l'usage suscite d'emblée une connivence distinguée. Un de ces mots qui séduisent par leur facilité d'emploi, leur épaisseur historique et culturelle, et leur pouvoir évocateur.

DE LA VALEUR

Sa puissance, le terme la tient sans doute de la vigueur brève de sa souche latine, à qui nous devons *valoir* et *valeur*, ce couple inséparable de l'Occident. Force d'un radical que prolongent et atténuent un préfixe et un suffixe usuels, sans en altérer l'origine.

Son succès, d'être tout en douceur, sans guturale ni explosive ; suffisamment rond en bouche pour se prêter au gargarisme, sonnant même anglais chez les plus snobs.

Sa richesse culturelle, de sa capacité à être décliné avec la même souplesse dans des registres différents : de l'éthique à la politique, de l'économie à la vie quotidienne.

Évaluation serait-il alors un de ces mots que Paul Valéry accroche au pilori, un de « ces mots qui ont fait tous les métiers, [...] mots très bons pour la controverse, la dialectique, l'éloquence ; aussi propres aux analyses illusoires et aux subtilités infinies qu'aux fins de phrases qui déclenchent le tonnerre⁽¹⁾ ». Certes, l'analyse sévère de Valéry portait sur les *fluctuations* de sens du mot *liberté* et nul ne pourrait prétendre qu'à la fin d'un banquet le tonnerre saluât avec le même enthousiasme un hommage rendu à l'évaluation. Plus discrète, sa comparaison s'accommode mieux des mots d'ordre que des fins de phrases et tire davantage ses effets de son annonce que de ses résultats. Mais dès lors que la mémoire d'un mot est *barbouillée*⁽²⁾, que son emploi se complaît aux ressources de la langue pour imposer l'autorité de sa vision du monde, il n'est d'autres recours que d'interroger son histoire.

« Il n'y a rien de plus, il ne peut rien y avoir de plus dans un sens de mot que ce que chaque esprit a reçu des autres, en mille

1. P. Valéry, « Fluctuations sur la liberté », *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, 1945.

2. *Ibid.*

occasions diverses et désordonnées, à quoi s'ajoutent les emplois qu'il en a faits lui-même, tous les tâtonnements d'une pensée naissante qui cherche son expression. C'est donc à la seule philologie, leur juge naturel, qu'il convient d'adresser toutes les questions dont les termes peuvent toujours être mis en cause. Il lui appartient à elle seule de restituer les origines et les vicissitudes du sens et des emplois des mots, et elle ne leur suppose pas un sens vrai, une profondeur, une valeur autre que de position et de circonstance, qui résiderait dans le terme isolé⁽¹⁾. »

Ainsi en est-il très souvent du mot *valeur* qui, décliné au singulier ou au pluriel, fait fi de sa valeur de *position et de circonstance* pour s'affirmer comme valeur absolue dans un splendide isolement. Ainsi en est-il très souvent du mot *évaluation* qui tient de *valeur* sa composante principale. On parle de l'évaluation comme si le mot ne charriait pas avec lui son lot d'usages, comme si son actualité lui donnait un brevet d'innocence. Prendre l'évaluation comme un bloc, c'est oublier qu'elle n'est pas une figure récente ; c'est céder aussi à l'illusion de la facilité, ou du moins tourner en rond en suivant la simple lumière des premières lignes des dictionnaires.

Si à *évaluation* correspond l'action d'évaluer et si à *évaluer* correspond une estimation de la valeur, faute de précision sur la valeur elle-même, le sur-place est de rigueur. Au jeu des définitions plates, de renvoi en renvoi, nul ne peut s'échapper du cercle. Mais ne voir dans cette attitude que méthode naïve serait insuffisant car, un certain discours sur l'évaluation tel un *leitmotiv* renforce cette impression d'évidence. De même qu'on nous rappelle sur tous les tons qu'il faut éliminer, de même on nous serine allègrement qu'il faut évaluer. Pour notre santé, pour le bien de tous, pour le principe.

Incitation qui force, dans une certaine mesure, à ne pas démêler l'écheveau. Invitation claire, message évident qui s'appuie sur une réception brouillée : par le poids de modernité qui l'accompagne et qui en impose ; par l'entrelacs des multiples sens qui donnent à *valeur* et à *évaluation* toute leur consistance.

Quand on parle de *valeur*, de quelles valeurs parle-t-on ? De l'usage, de l'échange, de l'excellence ou du symbole ? Des valeurs matérielles ou spirituelles ? De l'or, de l'esprit ? Quand on parle de *connaissance*, de *savoir-faire*, de *compétence scolaire*, que cherche-t-on à évaluer ? Leur valeur d'usage, leur valeur d'échange, leur prix sur quel marché ? Faut-il additionner les points de vue ou les mettre en perspective ? Pour mettre un peu d'ordre dans ce jeu de la concurrence, dans ce conflit d'intérêts, le détour par l'origine s'impose, tant il est vrai que l'étalonnage des valeurs obéit à une cote souvent fluctuante. À l'oublier, on mettrait davantage de *profondeur* là où n'existent qu'effets de circonstance et positionnement des acteurs.

LA VERTU OU LE PRIX ?

Valoir et valeur entrent dans notre langue à la fin du XI^e siècle. D'abord, pour désigner des qualités physiques, intellectuelles, morales, celles du Cid par exemple : « *La valeur n'attend pas le nombre des années.* »

La valeur c'est la vaillance et valoir implique une personne comme sujet. Valeur fut guerrière et noble avant d'être appréciation mercantile, force d'âme et du corps avant d'exprimer un rapport d'échange. Elle précède le chiffre, n'attend rien du nombre. Incomparable, comme dans ce vers cornélien devenu aphorisme. *Valere*, en latin, c'est d'abord être fort, être bien portant⁽²⁾. La valeur évoque la puissance, la santé, l'inté-

1. Ibid.

2. F. Martin, *Les Mots latins*, Hachette, 1976.

grité d'un être et se pense en terme de plénitude et de perfection.

En son sens premier, la valeur ne s'évalue pas : elle saute aux yeux, elle retient l'attention, elle frappe l'imagination, elle se donne dans toute sa mesure, en toute clarté.

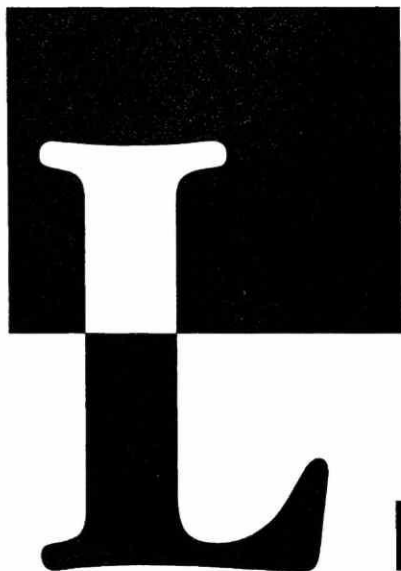
Parallèlement à ce premier emploi, le verbe *valoir* se conjugue aussi avec comme sujet, une chose qui vaut pour son prix, celui qu'on lui accorde.

Dans un monde de la valeur attribuée, elle ne vaut rien ou est inestimable. La seule valeur respectable est la valeur ajoutée. Ici

donc, plus de plénitude ni de perfection, mais un monde qui compte et qui escompte, qui parie sur le futur. Qu'une chose ne vaille pas un clou ou qu'elle soit sans prix, elle est désormais prise en compte par la raison calculatrice, par l'échelle des nombres qui lui donne sa mesure.

L'évaluation naît dans cette famille de mots. Quel que soit son objet, elle évoque la notion de *prix* et celle concomitante *d'estimation*, de *grandeur mesurable*, conventionnelle ou non. En ce deuxième sens du verbe valoir, la valeur s'évalue, l'évaluation valorise, elle donne la mesure de tout.

PREMIERE partie



ES FORMES TRADITIONNELLES DE L'ÉVALUATION



Il convient d'entendre par *formes traditionnelles de l'évaluation* un ensemble de pratiques léguées par différentes traditions scolaires qui se sont progressivement amalgamées au point d'apparaître, chemin faisant, suffisamment cohérentes pour aller de soi et qui, du fait de leur évidence, ont perduré.

La force de la tradition est de livrer clefs en main des usages et leur mode d'emploi. Elle les met en perspective en privilégiant un regard rétrospectif qui leur donne l'apparence de l'homogénéité. Or, cet ensemble de pratiques d'évaluation n'a pas été constitué à un moment donné comme un système défini, organisé, suffisamment constant dans ses injonctions pour être d'application aisée et uniforme.

Ses procédés se sont plutôt transmis de génération en génération, d'enseignants à enseignants, d'établissements à établissements et doivent davantage leur pérennité aux initiatives des praticiens et à leurs conditions d'exercice (ville/campagne ; centre/périphérie ; classe unique/groupe scolaire...) qu'à la volonté délibérée des législateurs. Ces derniers, par principe et par réalisme, ont accompagné les inflexions rendus nécessaires à la vie des établissements en leur donnant progressivement toute leur cohérence. Leur ambition modeste les a conduits à revendiquer une simple *influence régulatrice* qui contraste, certes, avec les dispositifs prescrits, leur aspect réglementaire et leur air martial.

Pour être complète, la mémoire de cet espace d'imposition avec ses règlements, ses modèles, ses discours explicatifs, ses usages quotidiens devrait aussi prendre en compte l'espace de réception, avec ses acceptations mais aussi ses résistances. Espace pluriel composé des réactions singulières d'élèves,

où se lisent niveaux sociaux ou horizons culturels d'appartenance, des marges d'initiatives des enseignants qui renchérissent sur la lettre ou rusent avec l'esprit des textes, des attentes des autorités académiques et politiques quant au bien-fondé des décisions qu'elles inspirent et dont elles espèrent des résultats ; et de l'intérêt ou du désintérêt des familles pour les conséquences des pratiques de ces institutions auxquelles elles confient une part de leurs tâches éducatives. Telle pourrait apparaître la tradition de ces formes d'évaluation dans une histoire de leur apparition et de leur diffusion, qui reste, au demeurant, largement à écrire.

On les considérera ici dans leur globalité, comme une donnée de longue durée, comme un caractère de notre système scolaire depuis un siècle et demi ; même si, avec un peu de patience, il serait possible de reconstituer pour certaines d'entre elles un parcours plus ancien ou d'identifier pour d'autres, dans des institutions précises, un véritable esprit de système : le bon point ne peut être confondu avec l'émulation en vigueur dans les collèges de jésuites.

Associée à une certaine pesanteur, la tradition est souvent invoquée par défiance envers l'innovation. Là n'est pas notre propos en l'évoquant. Elle est aussi, bien plus souvent encore, oubli des origines, comme le rappelait Husserl. Parler des formes traditionnelles de l'évaluation, ce n'est pas prendre le parti de les louer ou de les minorer, mais les considérer telles quelles, comme autant de pratiques en usage. Cette manière de lire le présent est donc réductrice et simplifiée à dessein, parce que l'on s'intéresse plus ici à une *tradition vivante* qu'à son histoire.

Par ailleurs, parler d'*évaluation* à propos de ces pratiques est aussi un abus de langage,
